

Le prétendant

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187577>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Le prétendant.

Pourquoi diable l'appelle-t-on Plon-Plon?... Un petit retour dans l'histoire va nous le dire. Lorsqu'en 1793, la Corse fut livrée aux Anglais, la mère de Bonaparte (Marie Laetitia) dut s'enfuir et vint débarquer à Marseille avec son fils Lucien et ses trois filles. Réduite aux maigres subsides que la République accordait aux patriotes réfugiés, elle y vécut dans le plus grand dénuement, jusqu'au moment où Bonaparte, devenu général en chef de l'armée d'Italie, put améliorer le sort de sa famille. Dès lors, elle suivit la fortune extraordinaire de ce dernier, reçut, en 1804, le titre de *Madame Mère*, eut un palais et une cour,

Mais cette femme, dont presque tous les fils possédaient un trône, conserva, au milieu de ces grandeurs, l'austère simplicité de sa vie passée. Il paraît même que, malgré le désir de l'Empereur, elle poussait sa répugnance pour le faste et l'éclat jusqu'à la parcimonie, et qu'elle s'attachait moins à jouir du présent qu'à se prémunir contre les éventualités de l'avenir. Par une prévoyance de mère de famille dont la vie avait été rudement éprouvée, elle disait parfois avec une gaité pleine de mélancolie : *Qui sait si je ne serai pas un jour obligée de donner du pain à tous ces rois.*

Après Waterloo et l'abdication de Napoléon, Madame Mère se retira à Rome, où elle vécut dans une retraite profonde, protégée par le respect de toute l'Europe. Dans son palais, tout était silencieux et sévère. A cette époque, presque toute la famille impériale était réunie autour d'elle. Le roi Jérôme y vint avec sa femme et ses trois enfants, en 1823, et c'est dans ce milieu que le prince Napoléon, dont on s'occupe tant aujourd'hui, passa une partie de ses jeunes années. C'était un gros garçon d'une santé luxuriante, et qui mangeait comme quatre. Sa grand-mère, encore rieuse, l'appelait tour à tour *Gros-Bouffi* ou *Plon-Plon*, sobriquet qui lui est resté, hélas ! En 1835, le prince fut envoyé à Carouge, près Genève, dans la pension de M. Venet, pour y continuer ses études.

Le soldat. — Une année après, son oncle, le roi de Wurtemberg, l'appela et le fit entrer à l'école militaire de Louisbourg. Il y resta 4 ans, et l'on s'aperçut qu'il n'était guère devenu belliqueux. A cette époque, on craignait une conflagration générale, M. Thiers, ministre de Louis-Philippe, montrait les dents à la Sainte-Alliance, et voulait absolument conquérir l'Europe.

Le prince fut heureux de refuser alors toute es-

pèce de grade et de pouvoir dire : « Impossible de me battre contre la France ! »

Il aurait pu ajouter : « ni contre personne. »

Plus tard, lors de la guerre d'Orient, il ne se soucia pas de guerroyer et abandonna bientôt Sébastopol et ses tranchées, incommodé, dit-on, par d'autres tranchées.

De méchantes langues affirmaient alors que le fils de Jérôme, parti pour l'Orient avec une figure complètement rasée, en était revenu avec une barbe de sa peur.

D'autres, modifiant le sobriquet donné par Madame Laetitia, nommèrent le prince *Craint-plomb*.

A propos de la campagne d'Italie, on a dit aussi qu'il avait pris le commandement d'un corps très pacifique qui traversa la Toscane à une distance respectable du théâtre de la guerre, et que, sur son passage, il était suivi des bénédictions des familles, que son nom seul avait complètement rassurées sur le sort de leurs enfants, qui faisaient partie de son armée.

Sans gêne. — Un biographe, fort satirique, il est vrai, raconte qu'à l'époque, où Napoléon-Joseph-Charles-Paul était gouverneur en Afrique, on lui annonça un jour la visite de l'évêque d'Alger. Blotti jusqu'aux épaules dans son fauteuil, devant le feu, les jambes en l'air et le cigare à la bouche, il ne se dérangea nullement et dit au prélat, entre deux bouffées de fumée : « Je vous reçois sans cérémonie, Monseigneur.... Asseyez-vous donc ! »

Monseigneur ne s'assit point. Il sortit.

Les bons côtés. — Le prince n'est pas sans mérite, cependant ; il ressort de plusieurs appréciations très impartiales, qu'il possède une instruction fort élevée et s'est distingué dans diverses missions administratives, scientifiques, littéraires. Il présida la commission de l'Exposition universelle de 1855 avec beaucoup d'activité et de talent. Son rapport est, dit-on, une véritable encyclopédie des arts et métiers. Passionné pour les voyages, il s'embarqua en 1856, accompagné d'un groupe d'ingénieurs et de naturalistes, et visita les côtes de l'Ecosse, de l'Islande et du Groënland, d'où il rapporta une collection scientifique des plus curieuses. En 1857, il fit preuve d'heureuses dispositions diplomatiques, et arrangea, à la satisfaction des deux partis, le conflit survenu entre la Suisse et la Prusse, au sujet de la principauté de Neuchâtel.

Un de nos lecteurs nous envoie un recueil publié à Lausanne en 1799, chez Luquiens cadet, dans le-